

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE *

XVIII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Première partie

POÉSIE.—La poésie du XVII^e siècle possède un caractère éminemment classique. L'Amour et la Haine, ces deux grandes passions auxquelles sont subordonnées toutes les actions humaines, n'eurent pas alors cette liberté d'allure, cet enthousiasme entraînant, cet aspect séduisant, cette force et cette audace dont ils jouissent dans les ouvrages poétiques du XIX^e siècle.

Comparez l'ardeur et la majesté d'un Victor Hugo, qui peut contenir à peine le feu divin qui embrase son âme de poète à l'élégance, à la tendresse, à la douceur et au bon goût d'un Racine ; voyez celui-ci qui sacrifie tout, même l'amour et la nature, à la raison, et celui-là qui offre en holocauste tout, même sa raison à la passion.

La différence de caractère et de style qui existe entre ces deux grands poètes, est aussi celle que nous trouvons entre les XVII^e et XIX^e siècles.

A part Corneille, qui a été pour ainsi dire le prédécesseur de Victor Hugo par son esprit d'indépendance, Pascal qui, dans ses *Pensées*, accordait à l'homme une liberté que lui refusait la philosophie de son temps, Bossuet dont nous trouvons dans plusieurs de ses discours des appels passionnés à cet incompréhensible qui est l'essence de toute poésie, les auteurs du XVII^e siècle, Boileau à leur tête, rendait à la raison un culte exagéré :

Aimez donc la raison, que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix...

(BOILEAU—Art poétique).

L'émotion du cœur, l'amour, la tristesse, toutes ces qualités diverses qui sont le charme de la vie, tout cela est proscrit par ces règles sévères qu'énonce Boileau ; certes la raison doit toujours guider le poète dans le choix de ses pensées et de ses termes, mais il n'est pas juste de sacrifier à cette même raison la sensibilité du cœur et l'amour de la nature ; celle-là ne doit être pour le poète qu'un flambeau qui éclaire sa route pour lui en montrer les dangers.

La philosophie de René Descartes fut la base de l'art classique ; elle inculpa aux auteurs de ce temps ce défaut de rationalisme que nous trouvons dans leurs écrits. L'homme qui avait dit : *je pense, donc j'existe*, et qui fit de sa raison le fondement de ses démonstrations, méritait d'être le père de cette littérature sentencieuse, polie et élégante que nous a laissée le XVII^e siècle.

Cependant, les poètes de cette époque n'ont pas toujours, dans leurs œuvres, accordé à la raison cette prépondérance que prêche l'auteur de l'*Art poétique*. Racine a parfois des moments de passion et d'enthousiasme, qui étonnent et ravissent ; Boileau lui-même, le rigide législateur du Parnasse, s'oublia quelquefois et fit des vers charmants que Victor Hugo, deux cents ans plus tard, admira et répéta sans cesse.

N'eût été ce défaut de tout rapporter à la raison, jusqu'à ce mysticisme qui est une des sources les plus fécondes de la poésie, le XVII^e siècle aurait surpassé tous les autres siècles et n'aurait jamais été même égalé ; néanmoins, nul autre mieux que lui n'a compris la véritable grandeur de l'art.

Au XVIII^e siècle, comme de nos jours, le poète véritablement digne de ce nom, était apôtre ou soldat d'une cause à disputer, d'un principe à défendre, et tout son enthousiasme, son feu poétique, se concentrait dans une lutte parfois gigantesque.

Au temps de Corneille et de Racine, le poète était un artiste qui, sans souci des besoins matériels, faisait de l'art le culte de son existence et y consacrait toute la force de son génie. Si son œuvre demandait du temps, il le prenait, et c'est avec orgueil qu'il pouvait dire en le montrant au public, comme Racine, dans sa seconde préface de *Britan-*

nicus : "Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée." Heureux temps que celui où l'on pouvait travailler à loisir et travailler pour la gloire !

Louis XIV avait compris que, pour bien produire, l'artiste doit n'avoir souci que de son art et ne pas sentir, comme aujourd'hui, l'aiguillon mortel de la faim, et il avait créé alors un système régulier de pensions. C'est sans doute à cette protection du grand roi que nous devons ces chefs-d'œuvre qui ont fait du XVII^e siècle le plus bel ornement de la France catholique.

Comme nous l'avons dit plus haut, nous donnerons, dans cette première partie, des notes biographiques et littéraires sur tous les auteurs qui se sont distingués : 1o. Dans la poésie narrative ; 2o. Dans la poésie dramatique ; 3o. Dans la poésie de précepte et de sentiment ; et 4o. Dans la poésie légère et fugitive.

I.—POÉSIE NARRATIVE

Le XVII^e siècle n'a pas produit de poète épique ; il y a bien eu quelques auteurs qui ont fait des essais dans ce genre difficile, mais ces écrits sont à peine connus et ne méritent aucune mention spéciale.

Le conte et l'épique ont eu pour principaux représentants Mme Deshoulières, Jean Segrais et Seneçay ou *Senecé*.

La fable a donné LaFontaine, qui n'a jamais été surpassé et qui, sans cesse aimable, restera toujours jeune d'immortalité jusqu'aux temps les plus reculés.

La Mothe-Houdart a aussi écrit quelques fables, mais celles-ci ne lui ont fait aucune réputation ; philosophe et auteur dramatique, c'est dans ces deux genres qu'il s'est distingué.

Mme Deshoulières.—Antoinette du Ligier de La Garde Deshoulières naquit à Paris en 1634. Belle, gracieuse et spirituelle, elle posséda bientôt une certaine influence qu'elle eut le tort de faire servir à protéger Pradon contre Racine. On connaît ce sonnet outrageant qu'elle lança contre l'auteur de *Athalie*, et qui commençait par ces mots :

Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien, etc.

Elle fut membre des académies d'Arles et des *Rivoerati* de Padoue, et certains auteurs du temps l'ont appelée la dixième Muse. De fait, jamais femme n'a plus produit en littérature ; on a d'elle des *Portraits*, des *Sonnets*, des *Rondeaux*, des *Idylles*, des *Eglogues*, des *Paraphrases* de plusieurs psaumes, et des essais dans la tragédie, la comédie et l'opéra (*).

Seules, ses *Idylles*, ses *Eglogues* et quelques-unes de ses *Paraphrases* ont pu échapper à l'oubli.

Son *Idylle aux moutons* que plusieurs auteurs assurent avoir été plagiée chez un ancien poète est aujourd'hui cité dans tout les traités de littérature comme chef-d'œuvre de grâce et de tendresse.

La poésie de Mme Deshoulières est, en général, douce et gracieuse, et offre un badinage charmant.

Voltaire mit cette femme célèbre dans *Le temple du goût*.

Elle mourut en 1694.

Pierre Bidas

CARTES HISTORIQUES

Notre chroniqueur, M. Léon Ledieu, vient d'écrire une série de cartes illustrées de l'histoire du Canada, qui sont destinées à avoir beaucoup de vogue.

Nous venons de recevoir la première série, qui se compose de cinquante cartes et comprend toute la domination française.

Très élégantes et bien imprimées, sur cartons de différentes nuances, chacune d'elle porte au recto

(*) La tragédie de *Genséric* fut jouée sans succès à l'hôtel de Bourgogne, en 1680.

un portrait ou une scène de notre histoire, et au verso une notice historique.

C'est le meilleur moyen d'enseigner l'histoire aux enfants. Ce que les yeux ont bien vu ne s'oublie pas.

Le comité catholique du Conseil de l'Instruction Publique, composé, comme on le sait, de tous les évêques et de citoyens éminents de la province, a fait le meilleur accueil à cet ouvrage et le recommande à toutes les maisons d'éducation.

Nous lisons, en effet, dans l'*Événement* du 16 courant ce qui suit :

"Dans sa séance du 15 septembre 1893, le comité catholique du Conseil de l'Instruction Publique a adopté à l'unanimité la résolution suivante :

"Ce comité considère que la série de cartes illustrées, préparées par M. Léon Ledieu, qui lui a été soumise, est de nature à aider considérablement à l'étude de l'histoire du Canada, en gravant dans la mémoire des enfants les principaux faits et traits des personnages les plus marquants de cette histoire.

"Il est d'opinion que ces cartes,—vu le prix minime auquel elles sont vendues,—soient répandues dans toutes nos écoles."

Ces cartes sont très bon marché, comme le dit cette résolution : 25 centimes la série de cinquante.

Nous sommes heureux du succès de notre collaborateur assidu depuis près de dix ans et de la haute sanction donnée à son œuvre.

M. Ledieu connaît notre histoire et veut que tous l'apprennent et l'admirent, c'est une bonne action faite par un bon Français.

ACCIDENT A SAINTE-GENEVIEVE DE BATISCAN

(Voir gravure)

Le dernier ouragan qui s'est abattu sur notre province a causé des torts considérables aux cultivateurs. Sa durée n'a pas été longue, mais de mémoire d'hommes jamais on n'a vu une telle quantité d'eau, poussée par un vent aussi violent, tomber dans un espace de temps aussi court.

La pluie commença le matin, et le soir tous les ruisseaux et même les rivières étaient débordés, les plaines basses ressemblaient à de vastes étangs, les chemins étaient devenus impraticables et en bien des endroits transformés en torrent.

Les journaux quotidiens ont raconté la plupart des incidents ou accidents qui ont marqué cette journée, mais aucun n'a mentionné celui qui fait le sujet de cet article.

Dans la paroisse de Ste Geneviève de Batiscan, sur le bord de la rivière Veillet, existe un moulin à farine dont le propriétaire est M. Marchand, un brave homme, dont les fils ont su se créer des positions enviables à Montréal et ailleurs. Le site du moulin est un des plus pittoresques que l'on puisse voir, placé qu'il est dans un ravin où coule la petite rivière, à une centaine de pieds plus bas que le chemin public qui la longe.

On comprend que dans ces conditions les eaux torrentielles eurent beau à lutter contre les œuvres de l'homme assez hardi pour tenter de modérer leur impétuosité. En un rien de temps, l'écluse fut balayée, un édifice en pierre attendant au logis principal presque démolé, et la rivière se creusa un lit de quatre à cinq pieds de profondeur à travers la cour et le jardin du meunier audacieux.

Aucune perte de vie n'est à déplorer, mais les dommages causés à M. Marchand sont très élevés, et ce n'est pas sans peine qu'il a vu détruire, en quelques instants, le fruit de toute une vie de labeur.

Nous sympathisons avec lui.

E.-Z. MASSICOTTE.

Heureux les poètes, car ils peuvent déraisonner impunément.—ARVÈDE BARINÉ.

On joue à l'amour comme au Colin-Maillard : dès qu'on [sait] [qui] l'on vient de prendre, le bandeau tombe.—ÉMILE DE GIRARDIN.

* Cette étude fait suite aux divers articles sur le XIV, XV et XVI^e siècle que l'auteur a déjà publiés dans LE MONDE ILLUSTRÉ.